

Fragments de vie d'un formateur, de jeunes professeurs et d'élèves de L.E.P.

Hubert LESIGNE

Le genre universitaire, sauf cas d'espèce, c'est l'impersonnel. Le moi n'y a pas bonne presse. Mais, ces temps-ci, j'en ai un peu marre des doctrines absolutistes et des prônes sur le sujet, instruction contre éducation, milnériens contre legrandistes, méthodistes contre savoiriens... Le thème de la revue m'y autorise. J'assume les risques du je et des tâtonnements de terrain. Qui donc disait qu'il fallait traiter « concrètement les problèmes concrets » et ne jamais lâcher le critère de la pratique ?

Repérage du territoire

Je suis professeur d'E.N.N.A. Ça ne vous dira peut-être rien. Traduisons : École normale nationale d'apprentissage ; six en France, créées après la Libération pour former les maîtres du dernier-né de l'appareil scolaire français, le technique « court », relégué, souvent ignoré et méprisé. Mon travail, c'est de préparer au métier des professeurs-stagiaires qui seront chargés d'enseigner le français à des élèves « dégagés » — c'est comme ça qu'ils disent en banlieue nord de Paris — des collègues vers les L.E.P., après la classe de 5^e ou de 3^e, pour des raisons d'échec, d'inappétence ou de refus scolaires.

Me voilà donc chaque année en présence, poids plus poids moins, d'une vingtaine de stagiaires d'âges divers, titulaires au moins d'une licence ou d'une maîtrise, aux statuts d'origine différents, aux itinéraires souvent compliqués, aux choix existentiels variés, aux intérêts, aux idéologies, aux tempéraments des plus hétérogènes, rassemblés là par le hasard.

Prise de contact. Je me présente, je me raconte pendant trente ou quarante minutes et je demande à mes auditeurs amusés, ou décontenancés, ou inquiétés par ces débuts, d'en faire autant. Certains jouent le jeu, assez à l'aise, d'autres le refusent, se méfient et se barricadent derrière des abstractions. Sans doute : « Qu'est-ce que c'est que ce prof qui tartine sa vie ? ». Puis on se détend peu à peu... Enfin, très rapidement, question rituelle de leur part : « Qu'est-ce qu'on va faire ? ». Surtout, ne jamais partir du théorico-didactique ; vous savez, la revue grand style classique du jardin à la française, le genre finalités, contenus, objectifs, méthodes, avec concepts bien astiqués. Les trois quarts n'y comprennent goutte, on se fait jeter au bout d'une heure ou on déclenche des tempêtes de mots dont tout le monde sort moulu et mécontent. Non que tout cela soit inutile, mais il y a des moments, à propos de telle pratique précise, où ça passera tout seul, à petites doses, et où ils pourront se dire : « Bon sang, mais c'est bien sûr ! » Au fait donc !

Je propose au plus vite un projet qui pourra tenir la route un peu plus du demi trimestre, dans deux classes « retenues » non sans mal depuis juin, l'une de garçons (4^e préparatoire à un C.A.P. industriel) dans l'établissement annexé à l'école normale, l'autre dans un L.E.P. de Saint-Denis (3^e préparatoire féminine, spécialité comptabilité) proche de l'E.N.N.A. Il s'agira d'explorer la jeunesse de trois générations environ de gens du « peuple », de banlieusards en particulier, dont celle des élèves. Le moyen : la réalisation d'un « album » (rien à voir avec un album de famille) comportant une couverture (collaboration avec le professeur de dessin d'art), un titre général (par exemple, Jeunes d'avant-hier, d'hier et d'aujourd'hui), trois sous-titres (un pour chacune des générations), des documents iconographiques légendés, commentés ou « bulles » (comme dans les B.D.), des extraits de témoignages transcrits, tout prêts ou d'interviews à réaliser (courts naturellement), des petits récits de vie écrits par les élèves, sur la génération intermédiaire et, surtout, sur la leur...

C'est ici que nous retrouvons le « vécu », le biographique, l'autobiographique, le témoignage, les *Radioscopies*, les *Gens d'ici*, *Lire, c'est vivre...* Voyez Philippe Lejeune (1) ; il y a de la demande de ce côté-là, depuis plus d'une dizaine d'années, et des expériences dans certains ateliers d'écriture. Encore P. Lejeune n'a-t-il pas recensé — et pour cause, d'ailleurs ce n'était pas son sujet — tout ce qui se dit à la radio, se voit et s'entend au cinéma et surtout à la télé. Ça fait quand même un drôle de changement de paysage social et linguistique, comparé à l'univers de l'école et de l'université et à ses modèles. Tenez. Simplement un exemple qui me vient à l'esprit, celui des hommes et des femmes du Gard minier parlant de *Germinal* et d'eux avec Dumayet.

Car les classes de français offrent le plus souvent aux élèves l'étrange spectacle d'un monde peu socialisé, intemporel et impersonnel. Vous en voyez beaucoup circuler, vous, des paysans, des employés, des commerçants et artisans, des ouvriers à peu près crédibles, dans les pages des manuels, de l'école primaire au collège ? Moi pas. Je ne dis pas qu'il faut en remplir à ras-bord tous les livres, et puis les textes ne sont pas si faciles à trouver. Mais enfin, ces groupes sociaux-là sont les quatre cinquièmes de la population active. En cherchant, on parviendrait bien à leur faire une place. Seulement, voilà, on n'y pense pas. Que représentent ces catégories sociales ? Beaucoup. Que sont-elles dans l'enseignement du français ? Rien ou presque. Que devraient-elles y devenir ? Quelque chose. Sans condescendance, ni sans complaisance. Pour que les enfants et les adolescents puissent s'y retrouver, mieux comprendre la diversité du pays, faire leurs choix dans cette diversité, dans la pluralité des cultures qui s'entrecroisent, se polissent les unes les autres, s'affrontent et constituent la « civilisation française ».

Bref, il faudrait peut-être se poser des questions sur les dégâts provoqués par un certain ethnocentrisme à front de taureau, intolérant et vindicatif malgré les apparences qu'il cherche à se donner, le plus souvent inconscient d'ailleurs, et fonctionnant dans les catégories péremptoires de l'Universel, de la Culture, de la Langue... ou du néo-scientisme.

Et puis, comme si on craignait que les différences et les variations apparaissent au travers du vécu de chacun, la méfiance de l'imaginaire socialisé, la censure ancestrale à l'égard du Je. La grande glaciation commence après la maternelle, avec des exercices canoniques hypernormés qui privent l'enfant

(1) P. Lejeune : *Je est un autre*, Seuil, 1980.

réel de ses moyens habituels de sécurisation, sociolinguistiques notamment, de ses repères sociopsychologiques. Ça continue au collège avec des clichés rédactionnels, des exercices censés développer l'aptitude à l'Abstraction (quelle abstraction ? Il faudrait aussi s'interroger là-dessus. Celle qui permet de mieux appréhender les réalités ou celle qui enfante des monstres scolastiques ?). Et ça ne fait que croître et enlaidir avec la préparation des épreuves de français au bac. Boulons et freins serrés, écriture convenue et convenable. Le juste milieu, les eaux tièdes du conformisme. Le personnel, l'imaginaire, vous n'y pensez pas ! Inévaluable ! Pourtant, les écrivains qu'on béatifie ne procèdent que de ça, certainement pas d'abord d'abstractions telles qu'on les conçoit en « français ». Pas un qui n'ait une voix personnelle, qui ne soit historiquement et socialement significatif, et beaucoup en rupture avec les normes socio-idéologiques, esthétiques et linguistiques habituelles à leur époque.

Fin de la parenthèse et revenons à l'autobiographie, à ces collections qu'évoque P. Lejeune, « Témoigner », « En direct », « Documents », aux récits de vie. Ça ne relèverait pas plutôt d'une espèce d'ethnologie ? Justement. Et les grands textes « littéraires » ? Ne discutons pas sur la notion de littérature, on n'en sortirait pas. Disons qu'on peut rapprocher des récits de vie de vrais ouvriers, employés, banlieusards de textes réputés littéraires qui mettent en scène des personnages de même condition sociale, essayer d'aller le plus loin possible avec les élèves sur la différence des points de vue, des écritures, tenter de faire écrire également les jeunes, en leur en fournissant les moyens, en les motivant par l'intérêt qu'ils pourraient prendre à leurs propres vies, à celles d'adultes dont ils sont proches.

Nous nous sommes déjà un peu raconté les nôtres. Chacun pourrait s'essayer à se raconter ses souvenirs, famille, enfance, école... la chronologie ou des faits saillants. Ça nous dégourdirait peut-être un peu les méninges et les plumes, ça nous changerait des dissertations, de l'impersonnalité. On éprouverait les difficultés rencontrées, on pourrait sans doute mieux comprendre celles des élèves, à qui les profs demandent toujours d'écrire sans le faire eux-mêmes. On se trouverait peut-être aussi plus intéressants qu'on ne croyait. Il y a tellement de stéréotypes sur les enseignants. Tenez, je vais vous dire, pour bien enseigner, il me semble qu'il faut avoir confiance en soi et confiance dans les élèves, les connaissances ne suffisent pas. Sinon, le professeur risque de glisser peu à peu vers l'aigreur, le stéréotype, justement. Évidemment, au début, ça donne un peu plus de travail et il faut tout de même garder des morceaux de sa vie pour autre chose. Mais c'est à ce prix, les premières années, que vous tirerez du métier des gratifications, cette espèce d'allégresse qui vient quand on sent que « ça marche ». Autrement, on se traîne, c'est l'ennui, la galère, la déprime plus ou moins rampante.

Des « gens du peuple » disions-nous. Petit éleveur des environs de Langres, mon père, par exemple, ce n'était pas Diderot, mais enfin il avait lui aussi une vie domestique, professionnelle, son existence avait rencontré la guerre de 40, l'Occupation, la Libération, le second exode rural, il se faisait des soucis pour ses trois enfants... Vous avez remarqué : chez les uns on a des soucis, chez les autres on est angoissé, on a des problèmes. Façons de dire, façons d'être, styles de vie, catégories sociales. Les élèves aussi ont leur vie, une famille, des copains, des souvenirs d'enfance, d'école. Ils remuent, ils ont des terrains de chasse qu'ils connaissent bien. Tout le monde le dit, ils ont beaucoup de spontanéité, surtout en 1^{re} et 2^e C.A.P. On dit aussi qu'ils font les 400 coups. Mais

cette vie-là, et la manière d'être en classe, tout les a conduits depuis l'école primaire à ne pas les confondre. Le délicat sera donc de briser la glace, de les mettre en confiance...

Concevoir des séquences de français

Finalement, c'est dit. Nous allons tenter l'expérience. Les stagiaires ne sont d'ailleurs jamais très difficiles à convaincre. Ils ne demandent qu'à essayer. Quant aux éternels insatisfaits, aux torturés de la toiture, on doit faire avec. Naturellement, il faut concevoir l'ensemble des séquences, préparer le matériel sur lequel on va travailler et compter avec les à-coups de la réalisation. Ils me font rire, ceux qui décrivent des expériences impeccables, comme s'il n'y avait jamais de tâtonnements et de ratages à rattraper.

Voyons les manuels, histoire de les faire découvrir aux stagiaires car je sais déjà ce qu'il y a dedans. Aux sections thématiques « vie familiale », « vie scolaire », « adolescences, amis et camarades », « vertes années », « l'école et les copains » ; en vrac, Colette, Mallet-Joris, H. Bazin, Chateaubriand, Beauvoir, Tournier, Flaubert, Rousseau, R. Rolland, Saint-Exupéry, Musset, Thomas Mann... Des miettes de livres éparpillées, noyées dans un flot de gloses, la plupart du temps trop datées ou trop codées. Un petit morceau de *L'herbe bleue, journal intime d'une jeune droguée*. Quelqu'un a pensé à ça. Mais, pour les stagiaires, c'est vraiment trop bête, cette lycéenne qui parle à son journal. A la rigueur Pagnol, Pergaud, Vincenot, Pierre Jakez-Hélias mais ce ne sont toujours que des miettes.

J'apporte *Louis Lengrand, mineur du nord, Grenadou, paysan français, Gaston Lucas, serrurier, Mémé Santerre, Une soupe aux herbes sauvages* (autobiographies de gens qui n'écrivent pas), *Mémoire vivante de la Croix Rousse, Inventaire des campagnes* (interviews d'artisans, de commerçants et de paysans) et, pour ceux qui écrivent eux-mêmes, *les Ritals* de Cavanna, *L'établi* de Linhart, *La Place* d'Annie Ernaux, *Les mots* de Sartre. Des stagiaires apporteront encore *Armoires vides* (A. Ernaux) et *Les petits enfants du siècle* (C. Rochefort). Ça fait du monde, déjà beaucoup de variété dans le personnel social objet d'écriture et dans les écritures, précisément. Non qu'on puisse tout faire mais au moins, les « formés » auront découvert beaucoup de livres qu'ils ne connaissaient pas. Il faut donc tailler dans la masse. Trois pistes : **1.** Une piste disons ethnologique ; la vie de personnes dont les milieux ressemblent à ceux de nos élèves devrait les intéresser. L'expérience le montre. **2.** Pour les activités de lecture, faire des montages de six à huit pages qui constituent des histoires complètes. Les élèves « orientés » après la 5^e aiment lire des « histoires », comme les autres d'ailleurs, mais il faut le faire pratiquer en classe parce qu'à la maison... on n'est plus sûr de rien. **3.** Et les encourager à écrire, plutôt comme ceci ou comme cela, selon tel ou tel point de vue. Par exemple, Zola ne voit pas du tout la descente dans la mine comme Louis Lengrand, relayé par Maria Craipeau, qui l'a écouté et qui a transcrit ce qu'il disait. On peut d'ailleurs essayer d'en faire autant, à partir d'un témoin bien choisi qui viendrait en classe. Oral/écrit, lecture/écriture. Ça commence un peu à être connu et à donner matière à des pratiques pédagogiques... La première phase, préparatoire à la fabrication de l'album est d'abord mise en place : Présentation (Qui nous sommes. Pourquoi nous travaillons avec les élèves et leur professeur. Une visite de l'école normale, de ses ateliers et de ses « départements » de formation par les filles du L.E.P. d'à côté. Questions, réponses. Leur donner une première idée de « l'album »).

Un montage de six pages de *Louis Lengrand* a été fait, qui constitue une petite histoire complète comprenant l'évocation des parents, la vie à l'école, les frasques dans le coron, les débuts à la mine. Elle est destinée à la lecture silencieuse en classe. Savent-ils lire oui ou non, construire du sens tout seuls en face de leurs pages ? Discrètement, on observera leur attitude, les signes d'intérêt ou les décrochages, les rythmes de lecture. Puis il y aura une phase orale de vérification de la compréhension – par exemple, est-ce que les quatre temps du texte ont été bien perçus ? – et d'appel à leurs souvenirs à eux, école, quartiers. Enfin, on écrira ensemble un petit résumé, auquel on intégrera deux photos, Louis Lengrand manches retroussées et un coron avec terril à l'horizon : 1. le narrateur et son amie-écrivain, Maria Craipeau. 2. l'époque et les lieux où se situent les faits racontés. 3. les principaux sujets présentés dans l'ordre du récit. Tout cela bien rangé, texte et travail écrit, réalisé collectivement, dans la partie du classeur réservée à la « découverte de textes ». Lecture, prise de parole (pas seulement des oui et des non, ou des membres de phrases en réponse à des questions-baïllons ou simplettes), écriture et un peu de méthode.

Et l'activité de langue, pour les élèves certes mais aussi pour que les stagiaires voient ? Nous avons choisi une minute d'enregistrement d'un mineur qui parle spontanément ; première écoute, l'accent du nord, la couleur de la voix, seconde écoute à prévoir avec transcription d'un peu plus d'une demi-page (hésitations, pauses, phrase qui slalome...). Un tableau à double entrée contrastée a été prévu, simple, (oral/écrit, particularités de la voix, de la prononciation et de la forme écrite, remarques de vocabulaire, les phrases), pas de jargon. Le titre sera : Comment passer de l'oral à un écrit lisible ? L'exercice sera réalisé par les élèves, individuellement, et donnera lieu à une mise au point collective. Puis rangement dans le classeur, partie « étude et pratique de la langue ». Qu'on s'y retrouve. Qu'on sache ce qu'on fait et pourquoi, pas à pas. L'exercice a été réalisé d'abord avec les stagiaires, appuyé sur des éléments théoriques plus calés : phonétique et phonologie, prosodie, oral et oraux, usages et normes, un peu déjà de sociolinguistique selon Labov, d'ethnographie de la communication... Il faut prendre quand même un peu de hauteur, les fameuses connaissances... A propos, depuis dix ans que j'en reçois, rarissimes sont les stagiaires « littéraires » qui ont entendu parler de la majorité des questions que je viens d'évoquer. Mais qu'est-ce qu'on fait donc dans les U.E.R. de Lettres ? Formation universitaire et concours de « haut niveau », on est bien d'accord mais on ne pourrait pas le diversifier un peu, le haut niveau, de manière que les jeunes professeurs, P.E.G., certifiés, agrégés qui débarquent sur le terrain aient davantage de cordes à leur arc et pataugent un peu moins ?

Suite de la phase préparatoire. Non sans discussions, parfois bien oiseuses à mes yeux, mais il faut ne pas trop s'impatienter, nous avons prévu de retenir deux pages de *Germinal* (encore un montage), comportant un dialogue entre Lantier et Bonnemort, une description de la famille Maheu dans son logis et le point de vue de Lantier-Zola regardant le puits de mine « avaler des hommes par bouchées de vingt ». L'objectif précis (à ne pas confondre avec les finalités, plus larges, on précise ça au fur et à mesure ; pas de discours théoriques préalables, je vous l'ai déjà dit) consiste à voir si les élèves vont comprendre les différences de manière et d'écriture par rapport à *Louis Lengrand*. Lecture silencieuse, discussion, conclusions (écrites au besoin, sans que ce soit systématique) et, peut-être, un essai de lecture orale. Pourquoi pas ? Mais il faut savoir ce qu'on fait quand on la demande, sinon c'est le retour de l'an-

tienne : « ils ne savent pas lire ! ». A ce compte, beaucoup de professeurs ne sont pas de fameux lecteurs. Encore un petit détour théorico-machin chose et une biographie réduite sur l'activité de lecture, Foucambert et les autres, ce qu'on sait de la sociologie de la lecture et du livre en France, ce que pensent les bibliothécaires et documentalistes sur la lecture scolaire, « la littérature et ses institutions », la « littérature » pour la jeunesse... Les stagiaires ne sont pas au courant. Mais qu'est-ce qu'on fait donc dans les U.E.R. de Lettres ? Voyez *Pratiques*, *Le Français aujourd'hui*, *Dossiers et documents du Monde*, numéros tant et tant, pour aller à l'essentiel, parce que les professeurs — même stagiaires — n'ont pas le temps, ou la curiosité, ou le goût de faire des lectures abondantes.

Et des images puisqu'on en utilisera dans l'album ! On dit qu'elles contribuent beaucoup à faire de notre monde ce qu'il est. Ou que les élèves en sont cernés, accablés, abrutis (version dominante dans le milieu des enseignants). Des images sans texte ou avec texte, immobiles ou galopantes, sans son ou avec, plutôt avec bien sûr, le cinéma, la télévision qui pénètre au creux de la cellule sociale familiale et, maintenant, le magnétoscope. Il faut essayer de s'en occuper. Certains parlent de lecture d'images ! C'est déjà mieux que de ne pas en parler du tout mais attention à nos déformations scripturo-universitaires et à la dérive vers les « lectures expliquées » d'images. C'est bien toujours l'œil et le cerveau qui fonctionnent, mais pas comme avec un livre, et l'oreille aussi est de la partie. J'ai sorti ma collection de diapos, images isolées, en séquence, un montage audiovisuel. On cherche les effets de sens, cas par cas. On verra le film et tel ou tel genre propre à la télévision plus tard. Encore des trous à boucher. C'est qu'ils sont demandeurs, les stagiaires ! J'essaie de ne pas les décevoir. Je propose quelques utilisations possibles : illustration simple, ou occasion de prises de parole, ou mise en mouvement de l'imaginaire. Par exemple, quatre ou cinq diapos présentées dans un certain ordre, une fois lentement, une deuxième fois plus rapidement, puis inventer une histoire oralement, brièvement, puis plus longuement, puis par écrit... Ce n'est pas toujours évident pour des adultes coincés ; souvent les élèves gambergent beaucoup plus vite, à l'oral. Et puis, mais ici on frise l'utopie, (problèmes d'équipement, de compétence, etc..., sauf si on a eu droit à un P.A.E. avec moyens adéquats ; je connais quand même un L.E.P. du 18^e arrondissement, un autre en banlieue où ça fonctionne bien), la réalisation d'un montage audio-visuel, d'autres disent diaporama : sujet — petit scénario — diapos en noir et blanc ou en couleur — montage des images — bande son sur magnétophone — si on peut faire du topage et du fondu-enchaîné, c'est encore mieux. Mais où tu vas, tu rêves ? Revenons sur terre, nos images, en la circonstance, ce sont les photocopies de quatre groupes humains fixés vers 1910-1920 : les enfants d'une école publique avec leurs institutrices, ceux d'une école catholique habillés en sortes d'enfants de chœur, avec surplus, corbeilles de fleurs au ventre, couronnes fleuries sur la tête ; un groupe d'ouvriers-tanneurs et de « cadres » d'une usine chimique. Les contrastes sont évidents.

Encore un petit morceau du « corpus » : pour les filles, puisque l'emploi du temps comporte davantage d'heures dans les classes préparatoires aux emplois du tertiaire, nous avons monté huit pages de *Mémé Santerre* et quatre des *Petits enfants du siècle*, malgré certaines réticences à propos d'une rapide évocation, trop « brutale » disent certaines stagiaires, de la première expérience sexuelle de l'héroïne et du regard populiste de C. Rochefort sur la banlieue (cette opinion est aussi la mienne).

Suite du scénario : banlieue

Nous y voilà, à la banlieue, avec encore un montage de sept pages des *Ritals* de Cavanna que vous n'aimez peut-être pas mais que nous avons aimés, nous ; sept pages drues, sonnantes juste, papa « Vidgeon », maman qui se tue à faire des lessives, l'école supé et l'hommage aux profs qui, malgré tout, « déçoivent le dedans de la tête », la rue Ste Anne du Nogent-sur-Marne de l'époque et les rudes jeux entre gosses d'immigrés italiens, des débuts ratés devant une fraiseuse, dans un atelier de décolletage. Écritures : Zola, Lengrand-Craipeau, Cavanna. Points de vue différents aussi sur des sujets semblables. Nous sommes persuadés que les élèves comprendront, que les textes leur parleront, qu'ils sauront en parler et qu'ils les aideront à écrire sur eux-mêmes, avec l'aide des professeurs, pour l'organisation des récits, le vocabulaire, les phrases, l'orthographe. J'ai calculé à peu près le temps qu'il me faudrait pour réaliser ces séquences de sensibilisation à la fabrication des albums, avec en plus un travail sur le vocabulaire des jeunes de la banlieue-nord, quand ils sont entre eux, où à l'atelier pour les garçons. Ça fait environ huit heures. Mais il faut compter avec l'inexpérience des stagiaires, leur émotivité, les différences dans les capacités relationnelles et communicatives, dans la compréhension de ce qui a pourtant été conçu en commun, le manque de clarté des consignes données aux élèves, bref, tous les dérapages inévitables à corriger la semaine suivante, avec l'aide des professeurs en titre qui, eux, connaissent déjà leur classe et perçoivent mieux ses réactions. Car nous ne commencerons les « applications » que début novembre, après une petite période d'observation préalable, intervenue avant les vacances de la Toussaint.

Seconde phase : l'album proprement dit. Il faut aussi penser aux questions très pratiques : le support, les ciseaux, la colle... Commençons par la première génération, enfance et jeunesse aux alentours de 1920. Les archives municipales et le centre culturel communal de St-Denis ont publié à l'occasion d'une exposition (« St-Denis 1870-1920 ») six brochures bien faites. Quatre nous intéressent plus particulièrement : *industrialisation et luttes sociales ; démographie et urbanisme ; enseignement, culture, vie associative ; les témoins parlent*. C'est rempli de photos d'époque : des cartes postales, des groupes d'ouvriers, de musiciens amateurs, un « dimanche ouvrier », petite merveille qui fait penser à *La belle équipe*. Et douze dionysiens et dionysiennes pur jus qui se racontent, transcriptions toutes faites, vivantes, colorées, même une fille de patrons d'autrefois. Par l'archiviste, on peut retrouver facilement certains témoins, pour les faire interviewer par les jeunes. Préparation des interviews, enregistrement, transcription brute de quelques minutes avec les stagiaires (encore une occasion d'un aller-retour théorie/pratique), réécrite en équipes de quatre en classe, chacune avec une page de transcription (observation des particularités du récit oral) et rendre cela lisible. Lisible par qui ? Les témoins eux-mêmes, l'archiviste, les camarades du L.E.P. d'à côté, à qui on enverrait les textes, accompagnés d'une lettre (aux copains, à un vieux monsieur, à Monsieur l'archiviste, pour le bulletin municipal) ; encore des travaux d'écriture différenciés... et utiles pour la vie.

Récapitulons. En lecture, les élèves auront à repérer, individuellement, en équipes ou classe entière, dans les cinq témoignages de vieux dionysiens sélectionnés, les phases des récits et les thèmes évoqués, de petites particularités de vocabulaire en relation avec les activités sociales du temps (*lavoir – chambre chaude – confrérie – poulailler* (de théâtre) – *patriotard...*), les lieux de

travail et de vie. Ils auront à mettre en rapport ces derniers avec une douzaine de cartes postales montrant différents quartiers de la cité vers 1920 et à organiser morceaux de textes et photos légendées dans la première partie de l'album. Ils devront préparer l'interview d'un témoin découvert au préalable par la lecture, c'est l'occasion de travailler le questionnement (Que demander ? Comment le faire ?). Il faudra écrire à partir de l'interview, c'est-à-dire faire un travail qui ressemble un peu à celui de Maria Craipeau avec Louis Lengrand ou de l'archiviste de Saint Denis et de ceux qui l'ont secondé, rédiger peut-être aussi une évocation de l'interviewé(e), puisqu'on l'aura vu(e) et qu'il n'en restera rien sur la bande du magnétophone. Et pour que tout ne cafouille pas, faire de l'ordre dans sa tête, trier méthodiquement documents écrits et photos, organiser les prises de parole pour donner son point de vue, prévoir un rapporteur du travail d'équipes et préciser son rôle en essayant de mettre en place une rotation pour que chacun fasse son expérience. Le travail d'aide rédactionnelle plus proprement linguistique (syntaxe, vocabulaire, orthographe...) interviendra à l'occasion des activités d'écriture, avec si nécessaire, traitement systématique de points qui feraient particulièrement problème chez une majorité d'élèves.

Enfin, chacun s'efforcera de trouver une petite documentation sur ses racines, en interrogeant parents et amis, en recherchant des photographies, qu'il s'agisse de Français de la banlieue proche de St Denis, de Maghrébins, d'Africains, d'Antillaises, de Portugaises, de Yougoslaves... Ainsi pourra se compléter la première partie de l'album, sur une note plus personnelle. Total estimé du temps nécessaire pour venir à bout de cet ensemble : environ douze heures pour les garçons, nous disposons de plus chez les filles. J'abrège pour les deux parties suivantes de l'album puisque vous avez compris le fonctionnement général et que les pages me sont comptées. Au fur et à mesure que le travail avancera, nous donnerons moins de documentation et nous mettrons davantage les jeunes en autonomie pour s'en procurer. Question images, il est facile d'en trouver, cartes postales, bulletins municipaux, le journal « 93 Actualités »..., selon les diverses fonctions de la banlieue (habitat, travail, commerce, culture et loisirs...). Nous avons aussi trois photos scolaires des années quarante, cinquante et soixante à comparer avec celles de 1910.

Côté textes, voilà l'ensemble : quatre pages du bulletin municipal qui en publie une chaque mois sous le titre « les dionysiens racontent » (une gardienne d'immeubles ; un commerçant en instruments de musique, animateur du comité de quartier ; une jeune habitante de la Plaine St Denis, militant en faveur de la couverture de l'autoroute du nord ; et — une aubaine — Christophe Tiozzo, 21 ans, ancien élève du L.E.P. de l'E.N.N.A., champion de boxe, médaille de bronze aux Jeux Olympiques de Los Angeles). *La Vie en bleu*, de Frémontier, fournira encore quelques témoignages, *les Cols blancs* de C. Wright Mills, des évocations de la vie de vendeuses et d'employé(e)s de bureau. On a songé aussi à *Roses à crédit*, d'E. Triolet, *L'établi* de R. Linhart, pour le « littéraire » et à des chansons : *Je suis une bande de jeunes* par Renaud, et *Tranche de vie* par François Béranger, entre autres.

Les élèves écriront sur la jeunesse des quarante ans et sur la leur, celle des quatorze-quinze ans, après avoir lu aussi des récits écrits par des camarades de l'an passé et finiront leur album en imaginant leur vie à trente ans, en l'an 2000. Activités linguistiques en situation, comme d'habitude (par exemple, on fabriquera pour la troisième partie de l'album un petit lexique des

jeunes de la banlieue-nord). Résumons-nous : Activités de lecture, d'écriture, de langue (intuitives et réflexives), de prises de parole et méthodologiques. Voilà pour le scénario et le découpage technique. Passons à la réalisation.

Réalisation

Elle passera par des hauts et des bas. Les difficultés proviennent surtout de ce que le projet n'est pas mis en œuvre par un seul et même individu, mais par un formateur et dix stagiaires aux expériences et aux passés différents, aux esprits diversement déliés et lucides, aux facultés de contact variables.

C'est moi qui commence avec les présentations et le travail autour du texte de Louis Lengrand-Maria Craipeau. Les filles s'étonnent de la propreté de l'école normale, de la clarté des salles, de la décoration des couloirs, œuvre conjointe des professeurs d'arts plastiques, de stagiaires techniciens de la section peinture-vitrierie et des agents de service, du matériel des départements audio-visuel et informatique... Elles auront d'autres sujets d'ébahissement, à Paris VIII, un mercredi après-midi, lorsque leur professeur les emmènera voir *Rue Case Nègres*, à l'université. Il n'est pas mauvais de les faire sortir un peu de leur L.E.P., de faire des comparaisons, de soulever des questions sur les établissements d'enseignement. Pendant leur visite des ateliers de l'E.N.N.A., elles retrouveront certains garçons qu'elles connaissent par ailleurs... Le courant passe aussi avec les stagiaires les plus ouverts ou les moins intimidés... Les élèves apparemment les plus déluré(e)s s'appellent Jean-Bernard, Biba, Modestine, Farid, Omar, Catherine, Fatima... premiers prénoms que j'attrape au vol. Tout le monde paraît avoir compris pourquoi nous sommes ensemble, ce qu'est un professeur d'E.N.N.A., que les jeunes professeurs font aussi un apprentissage.

Pour le projet, que je présente le plus concrètement que je peux, ça ne doit pas encore être bien clair, je suppose, mais il a l'air de leur convenir... et se précisera au fur et à mesure. Pour l'instant, après des essais de reformulation, il ou elle a compris qu'« on va faire un dossier ou un album en trois parties sur la vie des jeunes vers 1920 et vers 1950, sur la nôtre aussi ». « Des jeunes des familles populaires, M'sieur ! ». « Et on va l' préparer avec des exercices, avant de l' faire ». Ce n'est déjà pas si mal.

Va pour les exercices, après la récréation. Elles sont là à l'heure, enfin presque toutes ; certaines retardataires achèvent de manger des sandwiches dans le couloir. Les six pages de *Louis Lengrand* à lire silencieusement, chacune à son rythme. Elles ont un quart d'heure pour le faire. Aucune autre consigne. Leur ficher la paix. Personne ne s'aide du doigt ou ne remue les lèvres (subvocalisation, comme disent les spécialistes), toutes sont « plongées » dans la lecture. Un tiers environ a fini au bout de dix minutes ou avant. Une parmi les filles (25 élèves), cinq ou six chez les garçons (24 élèves) n'ont pas achevé au bout du quart d'heure.

Phase orale, questions ouvertes. Ils prennent la parole à partir de ce qui a retenu leur attention : parents illettrés sauf la mère qui avait « une belle écriture », petits échanges sur les analphabètes (c'est un élève qui fournit le mot que j'écris au tableau) ; débuts à la mine à treize ans (certains savent des choses sur le travail des enfants qui « existe encore ; au Brésil, M'sieur, les enfants font des p'tits métiers pasque leurs parents sont pauvres, dans les bidonvilles ») ; le chapardage dans les « jardins des riches et du curé » et la mise à la porte de l'école à douze ans et trois mois parce que Louis était une

« tige » (ils ont deviné le sens du mot par le contexte, pas besoin de note). Sur ces deux terrains, ils ne se livrent pas tout de suite mais un peu seulement, après m'avoir entendu raconter deux anecdotes de ma vie d'enfant. Ensuite, on reconstruit ensemble l'ordre du récit, oralement, pour préparer le résumé écrit ; certains ont du mal, d'autres voient tout de suite.

Pour la phase écrite, les garçons butent sur les repères temporels, mais non sur les indices spatiaux et sociaux. Pas de problème majeur chez les filles. Le résumé est expédié ensemble, j'ai horreur de certaine pédagogie piétinante et ressassante. Je commence les phrases au tableau, ils (elles) proposent la suite et prennent note au fur et à mesure. Continuation seuls, soit à la maison pour les filles, soit en classe pour les garçons qui peinent davantage pour rédiger. Des espaces de tant de centimètres sur tant ont été prévus dans le tissu du résumé pour le collage des photos. Correction du travail remis par les filles, fort convenable.

Ils savent lire, mais pas au même rythme, ils parviennent à organiser leur réflexion, à prendre la parole une dizaine de secondes, davantage si on les relance. Mais ce sera difficile avec les garçons pour les activités d'écriture, sauf pour un tiers environ de la classe. Éric, un élève réputé difficile, vient après le cours me demander de lui prêter le livre, que j'ai montré.

Suite du programme : suivons la classe des garçons. Pierre, un historien d'origine, a tenu à réaliser la leçon sur le passage de l'oral à l'écrit à partir de l'enregistrement du mineur, Muriel, une littéraire, la comparaison Lengrand-Zola, Christine, le travail sur les images...

Pierre est tranquille, souriant et affable, il a le « contact » mais il veut absolument faire remplir sa grille d'analyse comme il l'avait prévu et son tableau noir est désordonné, son écriture peu lisible, parce qu'il veut aller vite et qu'il sent qu'il perd du temps. Car en dix minutes, tout était dit, repéré par les élèves, en ce qui concerne l'accent, la prononciation et le vocabulaire. A quoi bon le faire écrire, surtout dans ces conditions ? Ce qui était important, c'était le repérage des phrases, ses hésitations, ses inachèvements, ses ruptures et ses changements de direction, les segments à faire sauter parce qu'inutilisables à l'écrit. Sinon les jeunes auront de la peine à décanter leur demi-page et quelque, à la ponctuer et à la ramener aux cinq phrases essentielles qu'elle contient. C'est ce qui arrive, il faudra mordre sur l'heure suivante pour achever... mais on ne peut trop exiger de débutants, surtout dans ce genre de travail. D'ailleurs, tous les stagiaires ont compris ce qui s'est passé et pourront en tirer des leçons.

Muriel prend la suite. Chose qu'elle dira regretter après le cours, elle lit elle-même un des trois paragraphes de Zola et fait lire oralement les deux autres par les élèves. Naturellement, ils annoncent sur ce texte qu'ils découvrent. Pourtant, nous avions dit que... Oui, mais il y a des habitudes acquises, difficiles à déraciner. De plus, Muriel, perfectionniste et peut-être victime d'une mode qui fait fureur ces temps-ci, a préparé avec deux autres littéraires une « grille » d'analyse à sept colonnes très technique. Elle veut à tout prix les faire remplir aux élèves qui, cependant, ont l'intuition de beaucoup de choses essentielles, qui demandent la parole (M'dame, M'dame ?) sans être entendus de Muriel, enfermée dans son tunnel, et qui finissent par parler tous ensemble : « Louis Lengrand, c'est réel ; Zola, c'est un roman ;... description d'la famille... ;... discussion avec le vieux mineur... ;... c'est plus comme ça maintenant... ». Il faut ramener le calme, gonfler la voix, finir le tableau avec une classe

résignée. Ça prendra presque deux heures, avec une conclusion échevelée que plus personne ne suit car il est midi... « Louis Lengrand est une personne, Zola met en scène des personnages. » Chez les filles, en une heure tout est réglé impeccablement, sans grille. Les élèves jubilent, elles ont pratiquement fait tout le travail elles-mêmes, aidées discrètement et efficacement par un autre littéraire.

Christine, qui fait sa première leçon à des élèves, est tendue, elle si enjouée d'habitude. Nous avons prévu d'utiliser les quatre photos de groupes humains pour amener les jeunes à parler de leur scolarité primaire et à réfléchir sur les différenciations sociales de l'époque. Christine préfère s'en tenir à « l'identification de documents », et des premiers seulement ; elle a choisi pour la sécurité la « dénotation », de préférence aux « connotations ». Une discussion commence à s'élever entre Omar, partisan de l'école privée pour les filles – « pourtant, crois-moi, ma sœur n'est pas catholique » ; rires de la classe aux propos de celui qu'on appelle « l'intellectuel » – et Jean-Bernard qui s'indigne qu'il y ait « une école pour les pauvres et une pour les riches ». Échos d'un débat national que Christine n'ose pas saisir – il faudrait abandonner la préparation – sous la forme de l'appel aux souvenirs des écoles communales, en réactivant par exemple ceux de Lengrand et en essayant de faire comprendre les évolutions. C'est ce que j'aurais aimé ainsi que ma voisine Françoise, le professeur en titre de cette classe. Cependant Christine fait légèrer les deux photos, ce qui pourra servir pour l'album.

Comme nous avons abordé rapidement, lors du travail sur *Louis Lengrand*, la question du vocabulaire qu'utilisent les gens de métier (*galibot...*) ou qui s'emploie dans certaines régions ou catégories sociales (*coron, carrette...*), il avait été demandé aux élèves de nous « coller » avec des mots glanés à l'atelier ou dans les conversations familiales. J'anime donc encore, puisque les stagiaires hésitent devant l'inconnu, une séquence pendant laquelle une dizaine d'élèves seront ravis de commencer à constituer un « petit dictionnaire des jeunes du L.E.P. ». Certains se sont renseignés auprès de leurs « professeurs d'atelier », ont même pris des notes ; on jongle avec le *bédane*, le *tourne-à-gauche*, le *ravageur* (outil à entamer le métal), le *flambard* (ou chalumeau). D'autres n'ont qu'à puiser dans leur expérience ; qu'est-ce qu'une *meule*, une *garettsi* ou *retsiga* (cigarette), un *larfeuille*, un *beur* ? Que signifie « j'ai la haine, les boules, la tehon » ? « C'est français, m'sieur ? » Je montre des dictionnaires spécialisés, ils feuilletteront pendant la pause celui de F. Caradec. On s'explique ; inutile d'insister lourdement pour qu'ils comprennent que c'est affaire de situation et d'habitude. Bien sûr que les professeurs ou les journalistes ne vont pas faire leurs cours ou prendre la parole sur les ondes en verlan ! Mais ils ont aussi entre eux leurs jargons.

Cavanna. En voilà un qui n'a pas peur des mots. Justement, Anne fait lire notre montage des *Ritals* : « Il est petit, papa, tout petit, mais qu'est-ce qu'il est costaud ! »... Ils sont attentifs, quelques-uns sourient. « On se divise en deux bandes. Il y a ceux qui attaquent et ceux qui se défendent... ». Là, ils se régalaient franchement, les rires fusent... Et dire qu'Anne voulait éliminer ce passage, à cause de la violence des bagarres ! Dans la discussion, elle gère habilement les intuitions des élèves sur les différences d'écriture entre *Louis Lengrand*, *Germinal* et *Les ritals*. « M'dame, Lengrand c'est écrit en langage de tous les jours, Zola c'est intellectuel, Cavanna c'est décontracté. » On avance encore un peu sur les registres d'écriture et on termine sur un petit exercice de transposition

de quelques phrases, à la manière de Lengrand-Craipeau, de Cavanna, de Zola. Tout le monde paraît content. Des élèves demandent les coordonnées des *Ritals* ; certains auront même *Les Russkoffs* la semaine suivante.

Caméra chez les filles

Dans l'autre classe, chez les filles, plus mûres et meilleures lectrices, on avance plus rapidement et on dispose de plus d'heures. Elles ont travaillé, au travers des montages précédents, plus deux de *Mémé Santerre* et des *Petits enfants du siècle*, sur les différences dans l'éducation des garçons et des filles, puis ont rédigé chacune un texte sur ce sujet, corrigé et rendu par les stagiaires. Il y a naturellement quelques ratés que nous analyserons entre nous : consignes de travail pas assez claires, maladresses dans le compte rendu du travail écrit. J'avais demandé qu'on « donne la parole » aux textes de filles, qu'on fasse un montage de leurs meilleurs passages mais une autre Murielle, troublée par la nécessité d'évaluer, de « donner des notes », ne parle que d'orthographe et s'empêtre elle-même dans une longue phrase torturée qu'elle veut faire corriger collectivement. Néanmoins, dans l'ensemble, le courant passe...

Nous en sommes à la première partie de l'album, « jeunes d'avant-hier »... J'ai retrouvé facilement un des témoins du document des archives municipales, M. Saguez, 81 ans, famille dionysienne depuis le milieu du 19^e siècle. Son interview a été préparée en équipes de quatre élèves, à partir du témoignage transcrit. Une équipe posera des questions sur sa famille, l'autre sur ses souvenirs d'école, la troisième sur la vie des gosses dans le quartier, etc... Je m'occuperai du magnétophone, je relancerai au besoin, les filles sont prêtes, un peu émues mais très motivées. Elles ne seront pas déçues car Lucien Saguez va faire un tabac, pendant une heure. Bon œil, esprit alerte, voix ferme et bien timbrée, parler imagé, souvenirs concrets. Pas la moindre gêne à raconter sa vie, celle d'autrefois, d'entre les deux guerres, de maintenant ; il est toujours trésorier d'une association sportive « de la Basilique », passionné de foot et de judo. Au début, les questions ont un peu de raideur, puis elles s'assouplissent, on oublie les notes. Les six équipes ont parcouru les thèmes prévus, maintenant chaque élève questionne pour son propre compte : « M. Saguez, qu'est-ce que vous pensez du racisme à Saint-Denis ?... Que pensez-vous du chômage des jeunes... de la politique ?... J'aimerais savoir comment vous employez vos journées, depuis que vous ne travaillez plus... ». Monsieur Saguez a répondu à tout. Tonnerre d'applaudissements lorsqu'il termine.

Voilà ce que donnera la transcription du début de l'interview, écrite par les élèves d'une équipe, avec l'aide des stagiaires :

– Almudéna : Dans votre témoignage, vous parlez de votre grand-père maternel, chef d'octroi au « Barrage ». Pourriez-vous nous expliquer ce que c'était ?

– M. Saguez : Avant la guerre de quatorze, il y avait des octrois aux alentours des fortifications et aux portes de Paris. La route s'appelait la route des « pailleux » et servait de passage aux maraîchers qui venaient de Seine-et-Oise. Ils s'arrêtaient au Barrage, puis passaient par la porte de la Chapelle pour aller vendre leurs légumes aux Halles. On avait beaucoup de maraîchers et de petits jardiniers, à Saint-Denis aussi. Mon grand-père travaillait donc à l'octroi, où la commune faisait payer des taxes.

— Almudéna : Qui s'occupait de vous quand vous étiez petit et que votre mère allait au lavoir ?

— M. Saguez : On a été quatre enfants. C'est moi le « culot », c'est moi qui ai fermé la porte pour ainsi dire. Donc, c'étaient mes aînés qui s'occupaient de moi. Mes deux grands frères sont partis à la guerre de quatorze dix-huit. L'aîné a fait Salonique, le deuxième a été blessé à Verdun. Le troisième était à l'école comme moi puisqu'on avait deux ans de différence. Je suis issu d'une famille de pompiers, vous savez. Mon père et deux de mes frères l'étaient.

— Janina : Est-ce que vous estimez que vous avez eu une enfance heureuse ?

— M. Saguez : Ma foi oui, je ne me plains pas. J'avais une mère très courageuse... mais un père un peu moins bien. Elle travaillait comme blanchisseuse ; elle se levait de bonne heure pour aller au lavoir Sainte-Marie. La veille, on allait porter le linge à l'écurier. Le lendemain, ma mère était debout à cinq six heures ; parfois, elle revenait manger, parfois elle mangeait sur le tas ; ça dépendait du nombre de clients. A cette époque-là, ça bûchait, c'était pas de la rigolade, y avait pas de machines à laver, fallait y aller à la brosse. Le soir, on allait chercher le linge quand elle avait fini son séchage dans les chambres chaudes. On aurait pu le faire rapporter mais, bien sûr, il fallait payer et on ne gagnait déjà pas grand' chose... Oui, j'avais une mère réellement merveilleuse ; d'ailleurs elle est morte à quatre vingt onze ans, tout en ayant travaillé toute sa vie...

Chacune des six équipes transcrira une durée équivalente de ce début d'interview (treize minutes au total), école Félix Faure, farces des enfants dans le quartier, apprentissage dans une école d'ajustage, à l'usine Delaunay-Belleville, débuts au tramway, dimanches sportifs... Le tout sera dactylographié et adressé, avec lettres d'accompagnement rédigées dans divers registres, à nos trois destinataires, M. Saguez, M. l'Archiviste et la classe de garçons qui travaille sur un projet similaire. Ainsi vont, vont, vont les petites écritures, que nos filles et nos garçons prennent en général au sérieux question forme, orthographe en particulier, habituellement plutôt décourageante.

Il faudrait aussi vous mettre sous les yeux de petits portraits de M. Saguez, rédigés individuellement en fonction des souvenirs du modèle vivant, souvent maladroits mais parfois hauts en couleurs. Vous expliquer aussi par le menu ce que représente pour des garçons et des filles en situation « d'échec » au niveau de la classe de cinquième, l'effort de se repérer dans les temps et les espaces de travail et de vie de trois générations de banlieusards de souche ancienne ou récente, de retrouver le cheminement de leurs familles, de croiser l'Algérie, les Antilles ou la Yougoslavie avec Saint-Denis, Saint-Ouen ou Pierrefitte, d'ausculter les pulsions d'une ville, de relier textes et images dans une mise en page aussi agréable que possible, de passer de quelques notes prises rapidement à un récit commençant par « Mon grand-père » ou « Ma mère », de trouver des titres, des sous-titres, des légendes, de donner une certaine cohérence à chacune des parties de l'album, d'inventer une couverture et des illustrations avec l'aide du professeur de dessin, après lui avoir expliqué ce qu'on souhaite faire... Et d'écrire finalement sur leur propre enfance, quand ils avaient fini par croire ce qu'ils entendaient depuis sept ans : « insuffisant, ne sait ni lire ni écrire, nul, très au-dessous du niveau, insupportable, inadapté... » et quand

les parents eux-mêmes s'étonnent de découvrir par leur enfant qu'un serrurier ou qu'une ouvrière du textile soit le sujet d'un livre de poche. Et que leur garçon ou leur fille fasse appel à eux pour essayer de remonter le fil du temps, pour explorer des vies qui ne leur paraissaient d'aucun intérêt pour le monde scolaire et, surtout, que cela soit « mis par écrit » dans un album qui leur est aussi destiné... Décidément, on le trouve bien un peu bizarre, ce professeur qui ne donne pas de dictées, mais puisque Didier a l'air de reprendre goût au français... Voici une miette de ce qu'il écrit, Didier, dans une page intitulée *Copains du L.E.P.* : « ...Avant, les professeurs ne m'aimaient pas car j'étais un cancre. Ici, c'est mieux. Ceux qui n'ont pas très bien réussi au C.E.S. peuvent se montrer plus doués. Les cours de français sont différents ; par exemple, nous avons fait un livret d'accueil, une émission comme à la radio sur les loisirs et maintenant un album sur la vie des jeunes. C'est comme une petite entreprise, on prépare quelque chose tous ensemble... ».

Mais n'allez surtout pas vous imaginer que ce soit l'idylle et que les albums soient des modèles de mise en page ou renferment des trésors d'imagination ou d'écriture. D'ailleurs, certains élèves ne sont pas du tout comme Didier, ils en sont toujours à la résistance passive, sinon active ; quelques-uns resteront sans doute d'irréductibles opposants à l'école...

Vous auriez peut-être préféré quelque chose de plus léché, de mieux conceptualisé, sans digressions tortueuses. Tant pis pour moi. Pas de conclusions non plus. Tirez-en vous-même si vous en voyez l'utilité. En tout cas, les récits de vie ne sont évidemment qu'une possibilité. Ce serait vraiment trop beau d'avoir découvert LA solution. Nous essayons aussi d'autres pistes.